

Star Trek - Mondes oubliés

Souffrance

éternelle



Souffrance éternelle

Par Liaripok

La musique le tira de son sommeil et une voix féminine douce et feutrée prononça :

- " Bonjour, monsieur Mudd. Au cas où, en cet instant précis, vous ne vous en souviendriez pas, vous êtes Harry Mudd. "

Il s'assit, le regard embrumé, et sortit ses pieds de dessous les draps. Il resta assis un instant sur le bord du lit, se frotta les yeux de ses deux poings fermés et se passa la main dans les cheveux. Qu'il aurait été bon de se rallonger et dormir encore une heure !

- " Nous avons tant à faire aujourd'hui ! " Dit la voix feutrée de la jeune femme debout à côté de lui, mais il lui sembla déceler derrière cette douceur le tranchant voilé de l'autorité. Les femmes, pensa-t-il, les femmes, toutes des salopes.

- " Il y a de beaux vêtements tout neufs pour vous aujourd'hui, " dit la femme. " Allez, debout et habillons-nous. Ensuite nous aurons le petit déjeuner. "

- " J'aurai mon petit déjeuner. Pas nous, MOI ! Vous vous n'aurez pas de petit déjeuner, parce que vous n'êtes pas là. "

Il tendit la main vers les vêtements.

- " Je n'aime pas les vêtements neufs, " déclara-t-il. " J'aime les vieux. J'aime les apprivoiser, les user, les rendre confortables. Pourquoi faut-il que j'aie des vêtements neufs tous les jours ? Je sais ce que vous en faites, des vieux. Vous les jetez tous les soirs dans le convertisseur quand je les enlève pour me coucher. "

- " Mais ceux-là sont très beaux, " répondit la jeune femme. " Ils sont neufs et propres. Le pantalon est rouge, la chemise est blanche. Vous aimez le rouge et le blanc. "

- " J'aime les vieux vêtements ! "

- " Vous n'allez pas porter de vieux vêtements, " dit la voix. " Le neuf est tellement plus convenable pour vous. Et ils vous vont, ils vous vont toujours. Nous avons vos mensurations. "

Il enfila la chemise. Puis il se leva et enfila le pantalon. Il savait qu'il était inutile de discuter. Ils n'en faisaient toujours qu'à leur tête. Il n'avait jamais le dernier mot. Juste une fois, il aurait aimé revenir en arrière. Une seule fois, il aurait aimé porter de vieux vêtements. Après qu'on les ait portés pendant quelque temps, ils étaient doux et confortables. Il se souvint des vieux habits qu'il portait quand il allait de planètes en planètes avec son vieux cargo chargé de marchandise plus ou moins prohibées. Ils les avaient eus pendant des années et les chérissaient. Mais maintenant, il n'avait plus de vieux vêtement, plus de cargo et plus de planète à exploiter.

- " Maintenant,..." "

- " Stella t'a gueule. " Cria Mudd.

- " ...nous allons prendre le petit déjeuner. Oeufs brouillés et toasts. Vous aimez les oeufs brouillés. " continua la femme comme si elle n'avait rien entendu.

- " Je ne mangerai pas de petit déjeuner, " dit-il. " Je ne veux pas de petit déjeuner. Je n'ai pas envie de manger Stella. Et je veux voir Norman. "

- " Qu'est-ce que c'est que ces sottises ? " demanda la voix, moins douce, un peu sèche maintenant. " Vous savez bien que Norman est parti avec les autres. Ils s'en sont allés, ils nous ont quittés. "

- " Et Kirk ? "

- " Kirk est également parti. "

- " Alors laissez-moi partir aussi, où laissez-loi mourir. "

- " Vous savez que c'est impossible, nous avons des instructions précises vous concernant. Nous devons veiller sur vous et vous servir. "

- " Oui, jusqu'à ma mort, mais je ne peux pas mourir. Chaque fois que j'arrive à vous échappez vous me mettez dans le convertisseur. Vous mettez tout dans le convertisseur. Nous avons une quantité donnée de matière et il nous faut la réutiliser sans cesse. Je connais la théorie. Je sais exactement comment ça marche. La matière en énergie et l'énergie en matière. Nous sommes en écologie fermée et je reviens toujours. Toujours. Mon enfer n'aura jamais de fin. "

- " Quelque chose ne va pas; ". dit la voix, qui n'était plus douce du tout. Une main se tendit derrière lui et le saisit à la taille.

- " Voyons un peu comment ça va, Mudd. " fit une voix dans son oreille, voix autoritaire cette fois, voix de mère en colère, voix d'épouse en colère.

Il se sentit entraîné dans un box.

Là ce n'était pas des mains qui l'agrippaient. Des sortes de tentacules s'insinuèrent à l'intérieur de ses vêtements et se fixèrent sur sa peau. Il lui était maintenant impossible de bouger. Un liquide froid gicla avec force contre son bras. Puis tout se relâcha en lui.

- " Vous allez très bien, " dit la voix. " Vous êtes même en bien meilleure forme qu'hier. "

Oui, ça va très bien, se dit-il. Si bien que, quand il se réveillait, ils jugeaient nécessaire de lui rappeler qui il était. Si bien qu'il était nécessaire de lui injecter une drogue pour l'empêcher de divaguer.

- " Allez, " dit la voix, à nouveau douce. " Allez, maintenant nous mangeons notre petit déjeuner. "

Il hésita un instant, essayant de se forcer à réfléchir. Il lui sembla qu'il pourrait trouver une raison de ne pas avaler son petit déjeuner. Si par hasard il y en avait une.

- " Allez, mangez maintenant, " fit la voix, d'un ton enjôleur. D'un pas traînant, il alla jusqu'à la table, s'assit et regarda la tasse de café et l'assiette d'œufs brouillés.

- " Maintenant, prenez votre fourchette et mangez, " fit la voix, pressante. " C'est le petit déjeuner que vous préférez. Vous m'avez toujours dit que vous adoriez les oeufs brouillés. Dépêchez-vous de manger. Il y a beaucoup de choses à faire aujourd'hui. "

Elle recommençait, se dit-il, à le bousculer, à le traiter avec condescendance et de ce ton de réprimande qu'on prend avec les enfants qui boudent. Mais il n'y avait rien à faire contre cela. Il aurait pu s'en offusquer, s'en montrer froissé, mais après ? Il ne pouvait jamais l'atteindre. Elle n'était pas réellement présente. Il n'y avait personne de réel ici. Ils essayaient de lui faire croire qu'ils étaient là, mais il savait qu'il était le seul être vivant. Comme il ne pouvait rien faire de ce ressentiment qu'il éprouvait, il essaya de l'entretenir, de le chérir; mais il lui échappait sans cesse. Il savait qu'il se passait quelque chose dans le box; oui ce devait être cela. Sans doute la drogue qu'on lui injectait dans le bras. Une drogue pour qu'il se sente bien; pour faire échec à son ressentiment et éliminer de son esprit toutes ses récriminations.

En fin de compte, cela n'avait pas vraiment d'importance.

Il finit l'assiette d'œufs brouillés et but la tasse de café, et la voix dit:

- " Qu'allons-nous faire maintenant ? Qu'aimeriez-vous faire aujourd'hui ? Je peux vous lire quelque chose ou bien nous pouvons écouter de la musique, ou bien jouer aux cartes, aux échecs. Est-ce que vous aimeriez peindre ? Vous aimiez peindre autrefois. Vous étiez très bon en peinture. "

- " Non, non et non ! Bonté divine ! " dit-il. " Je n'ai pas envie de peindre. "

- " Dites-moi pourquoi vous n'avez pas envie de peindre. Vous devez bien avoir une raison. Puisque vous êtes tellement catégorique, il y a certainement une raison. "

Elle recommençait à l'enquiquiner, pensa-t-il. Elle recommençait à user de sa psychologie scolaire sur lui... et, pis que tout, elle lui mentait. Car il ne connaissait rien à la peinture. Les quelques croûtes qu'il avait pondues, on ne pouvait pas appeler cela de la peinture. Mais ce n'était pas la peine d'entrer dans de telles considérations avec elle, se dit-il, elle continuerait à soutenir qu'il était très bon en peinture, suivant sa conviction que l'idée que les humains se font d'eux-mêmes doit être entretenue et le plus possible enjolivée.

- " Il n'y a rien à peindre, " dit-il.

- " Il y a beaucoup de choses à peindre. "

- " Il n'y a pas d'arbres, pas de fleurs, pas de ciel ni de nuages, il n'y a personne. Autrefois j'ai vu des arbres et des fleurs mais maintenant je ne suis pas sûr de me souvenir à quoi ressemble un arbre ou une fleur. Et pourtant je sais qu'autrefois j'ai vu, mais il y a longtemps, tellement longtemps,... J'avais un vaisseau aussi, mais lui aussi est maintenant flou dans sa mémoire. Il se demanda à quoi pouvaient bien ressembler les vaisseaux maintenant et les autres êtres humains ? Et une rivière ? "

- " Vous n'avez pas besoin de voir les choses pour les peindre, " dit-elle. " Vous pouvez peindre d'après votre esprit. "

Peut-être le pouvait-il, se dit-il. Mais comment peindre la solitude ? Comment représente-t-on l'abattement, l'abandon ?

Comme il ne répondait pas, elle demanda:

- " Il n'y a rien que vous aimeriez faire ? "

Il ne lui répondit pas. Pourquoi prendrait-il la peine de répondre à une voix simulée par un cerveau électronique bourré de concepts de bien-être social obtus ? Pourquoi, se demanda-t-il, s'étaient-ils donné tellement de peine pour prendre soin de lui ? Pourquoi avaient-ils mentis et l'avaient-ils caché lorsque les enquêteurs de la Fédération étaient venus quelques années après le départ de Kirk.

Il se souvint comment il s'était fait piéger par Kirk, comme il l'avait abandonné sur ce rocher sans vie perdu dans l'espace avec comme seuls compagnons ces machines sans âme.

- " Vous jouirez du confort et du calme pour le reste de vos jours, vous ne manquerez de rien. " Lui avait dit Kirk avant de partir. Quel blague.

- " Vous aurez tout ce dont vous avez besoin. Vous n'aurez jamais à faire la cuisine ou le nettoyage, ce sera fait pour vous. Vous aurez de la musique et de la lecture enregistrées. " Avait ajouté Norman. " Et nous veillerons sur vous, avec Stella, éternellement. "

Maintenant, pensa-t-il, il n'avait plus en face de lui que l'autorité douce, plus détestable peut-être, parce que si douce de Stella, la dernière représentation de son ancienne épouse.

- " Eh bien alors, " dit la voix d'assistante sociale, " puisque cela vous est égal de ne rien faire, je vais vous laisser là, assis devant l'écran; vous pourrez regarder au-dehors. "

- " Je ne vois pas pourquoi je regarderais au-dehors, " dit-il. " On ne peut rien voir. "

- " Mais si ! Il y a toutes les belles étoiles "

Alors assis près de l'écran, il regarda les belles étoiles.

F I N